

“VERDI, VA PENSIERO”
ou
LA MASCARADE SOCIALE

de Yannis Hot

Traduit par Claudie Sanséau

(Le monologue commence, rideau fermé, la voix enregistrée d'un ténor chantant "Il Tramonto" envahit la pièce qui s'assombrit au lever de rideau. Venant du fond de la scène, Verdi apparaît, il tient un candélabre allumé dans une main, et un paquet de lettres dans l'autre. Il s'approche du piano et dépose des objets sur une table où se trouve un gramophone. Il lit les vers du « Tramonto », tout en jouant, debout la musique du "Tramonto").,

Verdi

J'aime la fin du jour à
l'heure où le soleil déjà faible, commence à décliner,
Et que dans les ondes marines,
Je vois languir le rayon suprême.

À cette heure-là, surgit en moi,
le souvenir d'un âge plus heureux,
À cette heure douce et triste, mes soupirs s'envolent vers toi, chère femme.

L'œil immobile, la pensée immobile,
Je contemple la traînée lumineuse
venant de l'occident radieux
Le calme, flottant sur la mer.

Et de ce sentier doré, j'aspire à
m'acheminer vers la voie infinie Comme si ma triste vie devait
aboutir à un havre de paix.

(Il prend la photo encadrée de Giuseppina)

Maintenant, seul, avec ma musique.

Avec mes pensées. Toi aussi, tu m'as laissé, ma compagne de vie et de travail.

La mort, avec son sourire narquois,
a accompagné toute ma vie.

La douleur que ce crapaud
au regard diabolique m'a causé

Je la connais bien, très bien, depuis que je suis jeune ; J'étais un jeune homme lorsque j'ai perdu, à dix-sept ans, ma sœur Giuseppina, handicapée à la suite d'une méningite, puis, encore en pleine jeunesse j'ai perdu ma femme Margherita, jeune, elle avait 26 ans, mariée à 23 ans, elle m'avait donné deux enfants, ils sont également morts à quelques mois d'intervalle, mes enfants, Virginie et Icilius. La mort était aux aguets. Contre moi. Et puis la mort de celui qui fut mon deuxième père, Antonio Barezzi.

Et tous les amis que j'ai rencontrés
dans ma vie et qui ont disparu.

Je connais très bien le deuil, la souffrance, les larmes, la mort. Bientôt, ce sera mon tour. Mais maintenant, je veux me les remémorer, avec toi, mon cher piano, mon outil de travail, qui me parle, avec tes notes, avec qui j'ai longtemps jonglé habilement, selon l'inspiration. Je désire revivre dans ce moment de recueillement, de bilan, de synthèse, une vie d'art musical et d'amours perdus. La douleur est entrée dans mes os, la souffrance s'est glissée dans ma musique, devenant ma muse inspiratrice, mais grâce à toi, ma Peppina, j'ai survécu à toutes les intempéries du temps qui passe.

(Verdi met un disque sur le gramophone. Musique de piano)

Cette Romance est belle, je te la dédie.

(Il s'adresse de nouveau à la photo)

Durant ces cinquante années de coexistence, cinquante années ! entre le domaine de S. Agata et la résidence d'hiver à Gênes, au Palais SauliPallavicino, ton amour Giuseppina, n'a jamais défailli. En témoigne cette lettre, dans laquelle tu m' écrivais :

(Il lit)

" Je te le jure, et je sais que tu me croiras, je suis surprise que tu connaisses la musique ! Même si cet art est divin et même si ton génie est digne de l' art que tu professes, Mais ce qui me fascine et ce que j'adore chez toi, c'est ton caractère, ton honneur, ton indulgence envers les erreurs des autres, malgré ton exigence envers toi-même. Ta charité pleine de modestie et de mystère, ta fière indépendance et ta simplicité d'enfant, qualité découlant de ta spontanéité, de ton naturel, qui a su conserver la virginité sauvage des idées et des sentiments au milieu de la cloaque humaine. Oh! mon Verdi, je ne suis pas digne de toi ! Ton amour pour moi n'est que charité, c'est un baume pour mon cœur qui, parfois, est si triste, sous les fausses apparences de la gaieté,

Aime-moi encore ! Aime-moi même après ma mort, ainsi, je me présenterai face la justice divine, riche de ton amour et de tes prières, ô mon

Rédempteur ! »

Giuseppina, ma femme, unique et extraordinaire, ton intelligence et ta valeur morale, transparaissent dans une autre lettre, qui révèle combien tu connaissais et savais analyser

la nature humaine :

« Notre jeunesse s'en est allée, mais nous continuons à être le monde, et nous observons avec une énorme compassion tous ces fantoches humains qui s'excitent, courent, grimpent, se traînent, se battent, se cachent et réapparaissent.

Tout cela, pour tenter de se situer, masqués, en haut de l'échelle, ou aux premiers rangs de la mascarade sociale. Mais, arrivant à la fin de cette course perpétuelle ils sont déconcertés, parce qu'ils n'apprécient rien, parce qu'ils n'ont rien de sincère

ni de désintéressé pour les consoler à la dernière heure et ils aspirent, trop tard, à la paix, qui, je pense est le bien le plus précieux sur terre, mais qu'ils ont jusqu'à ce moment méprisée, lui préférant les chimères de la vanité .

Notre vie familiale fut égayée

par de nombreux animaux, dont le chien épagneul, Lulu, qui nous fit tant souffrir à sa mort que nous fîmes construire, à S. Agata un tombeau pour lui , avec l'épithète : « À la mémoire d'un véritable ami » .

Notre longue et heureuse union conjugale prit fin le 14 novembre 1897.

Giuseppina, tu es morte, me laissant, moi, vieux, tout seul avec Filomena, notre parente éloignée, rebaptisée Maria, quand nous l'avons adoptée à sept ans, afin qu'elle grandisse au sein de notre maison comme notre propre fille.

Je me souviens, j'étais encore un jeune compositeur, toi, une chanteuse, déjà une interprète affirmée, tu avais soutenu la création d' « Oberto » avec l'imprésario Merelli, et de la même manière, en acceptant de jouer le rôle d'Abigaille, tu avais permis la mise en scène du "Nabucco" . Ton apport dans mes premières années de compositeur, plus encore qu'à ta contribution vocale, était dû au fait d'avoir été, pour moi, la première personnalité artistique affirmée, ayant pleinement compris mes compétences de musicien.

Encore jeune, et non habitué aux règles du monde de l'Opéra, tu m'as donné de précieux conseils pour comprendre les mécanismes du milieu.

Puis arriva le temps de notre liaison. Je me souviens bien, qu'après le triomphe de Scaliger, ta carrière, Giuseppina, commença à prendre fin, en quelques années, en raison de l'usure physique due à un travail excessif et aux conséquences d'un passé mouvementé, fait de relations amoureuses compliquées et d'enfants illégitimes, tu fus contrainte d'abandonner la scène et tu te transféras à Paris, où, après avoir donné quelques concerts, tu te consacras à l'enseignement du chant. Rappelle-toi, avant ton départ, je te remis une lettre de présentation pour les frères Escudier. Durant toute cette période, les premières « années de galère », de travail intense, tous les deux, artistes, avons toujours maintenu nos contacts professionnels, malgré la distance imposée par nos engagements respectifs : Après le triomphe londonien de " Masnadieri ", je restai à Paris ; ce devait être un court séjour,

mais j'y suis resté presque continûment pendant deux ans. Dès les premiers jours de mon séjour, j'attaquai " Jérusalem ", œuvre à laquelle tu participas , qui fut représentée à l'Académie Royale de Musique avec un énorme succès. Réécoutons-la ensemble.

(Il met un disque sur le gramophone)

En même temps, Je continuai à te fréquenter, et en janvier 1848 je te fis connaître mon beau-père Antonio Barezzi, que j'avais expressément invité à Paris.

(Il se lève de table. baisse la musique. avance vers les spectateurs en s'adressant à eux.)

Giuseppina Strepponi, mon épouse, était née à Lodi en 1815 et était la fille du compositeur Feliciano. Poussée par son père, elle entama l'étude du piano. À quinze ans, elle entra au Conservatoire de Milan où elle étudia le chant et à vingt ans, démarra sa fulgurante carrière.

Elle se fit remarquer par l'imprésario [Bartolomeo Merelli](#), qui l'encouragea, à développer son talent et l'engagea pour de nombreux concerts [en Italie](#) et à l'étranger. Peu de temps après son retour en [Italie](#), Giuseppina Strepponi eut une relation avec le ténor [Napoléon Moriani](#), dont naîtront deux enfants illégitimes.

Moriani et Strepponi restèrent en couple pendant quelques années, puis Giuseppina décida de se lier à [Bartolomeo Merelli](#), imprésario de La [Scala](#). De sa relation avec Merelli naquit un autre enfant illégitime, mais il mourut dans l'enfance. En 1834, elle fit ses débuts à Adria, dans "Chiara di Rosembergh" de Luigi Ricci. Dès lors, sa voix et sa maîtrise du « bel canto » l'amènèrent à se produire dans les théâtres les plus importants du nord de l'Italie et d'Autriche, affrontant tous les musiciens les plus importants, tels que Donizetti, Rossini, Bellini et moi-même, attirant immédiatement l'attention des critiques : « Voix limpide, pénétrante, douce, action convaincante, silhouette gracieuse; et aux nombreux talents dont la nature l'a généreusement comblée, s'ajoute une excellente maîtrise de l'art du chant qui la fera bientôt briller parmi les astres les plus lumineux du théâtre italien »

Giuseppina entre pour la première fois dans ma vie lorsque, désormais, chanteuse affirmée, l'imprésario Merelli l'appelle pour remplacer la soprano Antonietta Marini Ranieri, tombée malade, afin de se produire dans mon opéra " Oberto , conte di San Bonifacio " à La Scala, Elle se produira ensuite dans le rôle d'Abigaille, à la première du « Nabucco », qui fut un succès triomphale, toutefois la seule imperfection de cette soirée sensationnelle fut, en toute confiance, précisément l'interprétation de Strepponi, dont la voix montrait déjà des signes de décadence, conséquence probable du surmenage que la chanteuse avait subi pour subvenir aux besoins de sa famille, entièrement dépendante d'elle, après le décès prématuré de son père.

(Il prend une coupure de journal)

Ainsi un critique écrivait : « Quant au chant et à l'action de l'excellente artiste, elle a fait des prodiges, mais sa voix a besoin de repos, que nous lui recommandons vivement pour son bien et pour le nôtre, car nous voudrions garder longtemps sur scène une chanteuse. que nous avons tant applaudie à juste titre " .

La détérioration de ses moyens vocaux força ma Peppina à réduire ses engagements, la poussant vers la voie mélancolique du crépuscule, se produisant souvent dans des endroits secondaires et périphériques jusqu'à ce qu'elle soit obligée de mettre fin à sa carrière en janvier 1846 à Modène, précisément avec mon "Nabucco". Le 29 août, après une longue période de vie commune, dans le plus grand secret, eut lieu notre mariage, en présence de deux personnes, le sonneur de cloches et le cocher. Même le choix du lieu, un petit village de Haute-Savoie, avait pour nous un sens, Je voulais la plus grande discrétion en évitant de célébrer le mariage à Busseto, où Giuseppina n'était pas bien vue et, politiquement parlant, je voulais donner un signal d'adhésion à ceux qui voulaient les Savoies Rois d' Italie. Peppina fut pour moi, non seulement une épouse, mais aussi, une amie et une conseillère. Inutile de dire que durant notre longue relation, il y eut aussi des moments sombres, comme lorsque Giuseppina soupçonna une liaison avec la soprano Teresa Stolz. Tous les couples ont des hauts et des bas mais, pour nous, le bilan est certainement positif. Je voulus tout de suite mettre au courant de la situation la seule personne de Busseto qui me tenait vraiment à cœur, mon ancien beau-père et bienfaiteur Antonio Barezzi : " Chez moi, vit une femme libre et indépendante, aimant comme moi-même la vie solitaire, avec une fortune la mettant à l'abri de tout besoin. Ni moi ni elle ne devons rendre compte à qui que ce soit de nos actes. On lui doit un respect égal au mien et même plus grand et personne n'est autorisé à manquer d'égards à quelque titre que ce soit envers elle, elle a droit au respect, autant pour sa conduite, que pour son esprit, et pour les attentions dont elle fait preuve envers autrui. Je devais tout à Antonio. C'est lui qui m'avais poussé à l'étude de la musique . Mais qui était Antonio Barezzi ?

(Il éteint le gramophone. Puis met un autre disque, Il va s'asseoir sur un fauteuil face au public)

Négociant en vins et épices et distillateur de liqueurs, il entra dans l'orbite de ma famille en tant que fournisseur de l'épicerie de mon père, Antonio Barezzi aimait jouer divers instruments : la flûte, la clarinette, la petite clarinette. Sa passion pour la musique le poussa à fonder et à présider, à partir du 16 août 1816, la Société Philharmonique de Busseto dont les concerts se déroulaient dans une salle de sa propre maison. La direction artistique de la Société Philharmonique fut confiée à Ferdinando Provesi, qui, étant mon maître de contrepoint et de composition, il me signala à Barezzi, qui me fit m'exhiber à plusieurs reprises au piano chez lui . L'admiration et la confiance de Barezzi à mon égard étaient tels que, le 14 mars 1831, moi, le pauvre fils du commerçant de Roncole, je me transférai dans la demeure aristocratique de la famille Barezzi, en face de la Rocca di Busseto, et je

commençai à donner des cours de piano à sa fille, Margherita, ma future épouse. Antonio Barezzime permit, malgré le résultat négatif de l'examen d'entrée au conservatoire de Milan en juin 1832, de poursuivre mes études dans la capitale lombarde sous la direction du Maestro Vincenzo Lavigna, prenant en charge une grande partie des frais qu'il dut soutenir pour moi durant mon séjour à Milan (Monte di Pietà ne lui remboursa qu'un quart de la somme qu'il m'avait donnée) ; ce fut grâce à son intervention que j'obtins le poste de professeur de musique de la commune de Busseto. Charge que je décidai d'abandonner trois ans plus tard lorsque je me transférai de nouveau à Milan avec ma femme Margherita et mon fils Icilio Romano, toujours, soutenu économiquement par Barezzi. Après la mort de Margherita, la relation entre Barezzi et moi resta cordiale et sincère, à tel point qu'il encouragea son gendre à me suivre aux premières de "Macbeth" à Florence. Réécoutons-le .

(Il met le disque)

Je ne pourrai jamais oublier ma gratitude envers ce bienfaiteur . Et je dirai à tout le monde " Qui fut mon deuxième père, Antonio Barezzi. C'est à lui que je dois tout, mais à lui seul ! Personne d' autre que lui, n'a fait le moindre sacrifice pour moi . "

Après une période de maladie, je commençai à travailler sur Macbeth en septembre 1846. J'ai dédié cette oeuvre à Barezzi :

(Il prend une lettre et la lit)

" J'ai toujours eu l'intention de te dédier une œuvre, étant donné que tu as été pour moi un père, un bienfaiteur et un ami. C'était un devoir que j'aurais accompli avant si des circonstances impérieuses ne m'en avaient empêché. Maintenant, je t' envoie Macbeth, que j'apprécie plus que toutes mes autres œuvres, et c'est pourquoi je veux te la dédier", en témoignage de notre amitié indéfectible Après sa mort, j'ai gardé jalousement son portrait au-dessus de mon piano.

(Il éteint le gramophone)

Mais c'est à Giuseppina que je dois encore plus .

(Il retourne au piano où se trouve une photo de Giuseppina)

Le 3 janvier 1853 , elle m'écrivait :

(Il prend la lettre dans la pile qu'il a sur son piano)

« Et toi, tu n'as encore rien écrit ? Tu vois? Tu n'as plus ta petite boussole, un peu ennuyeuse, recroquevillée dans un fauteuil, dans un coin de la pièce, à te dire; ceci est bien, un vrai génie – cela non – arrête- recommence: ça, c'est original, Maintenant, tu es privé de cette pauvre petite boussole, Dieu t'a infligé cette peine, te faisant hésiter et te creuser la tête, avant d'en faire surgir tes magnifiques inspirations musicales . »

(S'adressant de nouveau au public, sans musique)

On sait beaucoup de choses sur moi, mais il est utile de rappeler que je suis né à Le Roncole di Busseto, le 10 octobre 1813. Mon père, Carlo Verdi, était aubergiste et vendait des produits alimentaires, et Luigia Uttini, ma mère était fileuse. elle travaillait au métier à tisser, toute la journée, à la maison.

Ma pauvre mère, comme je t'ai admirée et aimée. Mon père Carlo était issu d'une famille de commerçants, petits propriétaires terriens de Plaisance, comme ma mère. Ils déménagèrent et s'établirent à Roncole di Busseto. Mon père avait hérité de ses parents, de son père Giuseppe Antonio, de la gestion d'une modeste auberge à Roncole; il alternait cette activité au travail des champs. pauvre papa, comme tu as travaillé, j'ai appris de toi, le dévouement au travail, le respect de la nature et l'amour envers les pauvres.

le 11 octobre 1813 dans le registre

des baptêmes de l'église de Saint Michel Archange mon nom Giuseppe Francesco Fortunino, "né hier", fut inscrit. Puis, lorsque, trois jours plus tard, mon père se rendit à Busseto pour déclarer ma naissance aux autorités locales, Je fus inscrit dans le registre municipal avec les noms de Joseph Fortunin François. L'acte fut en effet rédigé en français, car en 1808 Busseto et son territoire, appartenant auparavant au duché de Parme avait été annexé à l'Empire français créé par Napoléon. J'eus une sœur cadette, Giuseppa, infirme dès son plus jeune âge à cause d'une méningite. et morte à 17 ans, comme vous le savez, Dès l'âge de quatre ans, l'instituteur et organiste de la ville, Pietro Baistrocchi, commença à me donner des cours particuliers de latin et d'italien avec beaucoup d'attention et de dévouement. Un homme adorable, Il eut un rôle décisif, en conseillant ma famille de me faire étudier la musique. En effet, à six ans, je fréquentais déjà l'école communale, tout en suivant des cours d'orgue avec lui, mais mon intérêt évident pour la musique convainquit mes parents à m'acheter l'épinette de Don Paolo Costa, recteur de l'oratoire de la Madonna dei Prati. Imaginez que l'utilisation intense et continue que j'en faisais, rendit nécessaire l'intervention d'un artisan pour la réparer et une note a été trouvée, dans laquelle il est dit qu'après m'avoir entendu jouer, l'homme ne voulut pas être payé. Après la mort de Baistrocchi, qui fut une autre douleur pour moi, je devins organiste, rémunéré, à l'âge de huit ans seulement. Lorsque je jouais, j'avais Baistrocchi en tête, qui me corrigeait, me stimulait. Sans lui, je ne serais pas devenu le Verdi que je suis aujourd'hui. De 13 à 18 ans, j'ai écrit un grand assortiment de morceaux : des fanfares, quelques symphonies qui étaient jouées dans les églises, les théâtres, lors de concerts. J'ai composé cinq ou six concerts et quelques variations pour piano, que j'ai moi-même joué lors de nombreuses représentations, sérénades, (airs, duos, et de nombreux trios) et divers morceaux de musique sacrée, dont je ne retiens que le Stabat Mater. Monsieur Angeleri, professeur de piano du Conservatoire de Milan, pensait que je devais changer la position de mes mains, car, disait-il : « ce sera difficile après 18 ans » ; et quant à mes compositions, qu'il présentait comme les siennes, je suis tout à fait d'accord avec ce que pensait M. Piantanida, professeur de contrepoint, et vice-censeur qui déclarait: " en s'appliquant soigneusement et avec patience pour connaître les règles du contrepoint, il sera capable de diriger la créativité dont il fait preuve et donc, peut-être, de réussir dans la composition. La seule appréciation vraiment favorable fut celle du célèbre violoniste Alessandro Rolla qui souhaitait que je

suive des cours particuliers avec Vincenzo Lavigna, alors professeur de clavecin à La Scala ; Lavigna trouvait mes compositions très prometteuses. Je m'éloignai progressivement de Busseto, m'enracinant de plus en plus dans l'environnement stimulant culturellement de Milan, alternant l'écoute d'interprètes célèbres de l'époque, comme Maria Malibran dans les œuvres de Rossini et Bellini, avec l'étude des compositions des grands compositeurs du passé, comme Carissimi, Corelli, Porpora, Marcello, Mozart, Beethoven et Haydn. Je devins un fréquenteur régulier du théâtre de la Scala, où j'eus également l'occasion de rencontrer le directeur de la Société Philharmonique de Milan, Pietro Massini. Mais je vous avoue qu'il y eut un moment dans ma vie où je voulus tout abandonner, après avoir été assailli par les deuils familiaux, la mort de mon premier amour, Margherita, de mes deux enfants, l'échec à la Scala de l'opéra comique "Un giorno di Regno", sur un livret de Massini, dont j'avais écrit la musique à la demande de l'imprésario de La Scala, Bartolomeo Merelli. Durant cette période de malheur, le cœur en larmes, j'errais dans les rues brumeuses de Milan, avec l'intention d'en finir avec la musique, quand le hasard, ou bien le destin voulut que le bon Merelli, peut-être pris de compassion, me remit ce livret (Il le montre), que je tournai et retournai entre mes mains pendant toute la nuit sans avoir envie de le lire, encore moins de le mettre en musique, lorsqu'un jour, en mettant de l'ordre, le livret tomba par terre, avec la page ouverte sur ces vers, sur lesquels mes yeux se posèrent immédiatement .
(Il lit)

Va, pensée, sur tes ailes d'orées ;
Va, pose-toi sur les pentes, les collines,
Où embaument, tièdes et suaves
Les douces brises du sol natal !

Salue les rives du Jourdain
Et les tours abattues de Sion ...
Ô ma patrie si belle que j'ai perdue !
Ô souvenir si cher et funeste !

Harpe d'or des devins fatidiques,
Pourquoi pends-tu, muette, au saule ?
Ranime dans nos cœurs les souvenirs,
Parle- nous du temps passé !

Semblables au destin de Solime
Fais entendre quelques tristes plaintes
Ou bien, que le Seigneur t'inspire une harmonie
Qui nous donne le courage de supporter nos souffrances !

Si vous lisez les "Hymnes sacrés" du bien-aimé Manzoni, que beaucoup ne connaissent pas, il y a deux vers qui disent "...tourne ton regard vers Solima, entends ce cri saint...", je cite de mémoire, mais ça devrait être ça. En effet, Solima est l'ancien nom de Jérusalem, utilisé dans ce cas pour créer une allitération, pour éviter de dire Jérusalem.

Voilà, ce fut dû au hasard, à ces vers. Ces vers ouvrirent une brèche dans ma carapace de douleur, je reconnaissais dans les mots : "belle et perdue" ce qui se passait dans notre belle Italie aux mains des Autrichiens et me précipitant au piano, je commençais à jouer, sans m'arrêter, avant même de transcrire les notes sur la partition.

(il va au piano, joue et en même temps récite le poème, dont il expliquera le sens)

Les principales particularités lexicales du « Va pensiero » sont la présence de termes raffinés et recherchés comme il était d'usage dans la prose et la poésie de ce siècle. En particulier : les noms propres Sionne et Solima, Sionne indiquant la forteresse de Jérusalem, située sur le mont Sion, tandis que Solima dérive de l'ancien nom grec de la ville Hierosòlyma, même s'il existe une opinion minoritaire qui soutient que "Solima" est une forme poétique de "Shlomo", c'est-à-dire Salomon, qui, selon les prophéties, était «la sagesse» par excellence.

La bonne chose d'un opéra, c'est que chacun y trouve ce qu'il veut, ce qu'il connaît. Une fois le texte mis en musique, appelé plus tard "Nabucco, ce fut grâce à toi, Peppina, qu'il arriva sur la scène de Milan, à la Scala, où il fut joué 57 fois.

Le "Va pensiero", aimé et voulu par tous, m'aida à surmonter mes souffrances, me portant vers les hauteurs du firmament. J'ai passé les années suivantes entre Sant'Agata et Milan. Pendant longtemps, je fus considéré comme un homme de la campagne, tranquille, touché par le génie, un homme simple et intègre, d'une rare honnêteté intellectuelle. A cette image, s'ajoutait celle d'un ardent patriote, qui, à juste titre, prit place, en tant que député dans le premier parlement de l'Italie unie. Ces aspects font certainement partie de ma personnalité, mais, ils ne dépeignent pas à eux seuls ma complexité d'artiste. En réalité, je fus un compositeur d'opéra attentif aux grands courants de pensée de l'époque en l'Italie et en Europe, prêt à me remettre en question.

Je faisais aussi très attention à l'aspect financier de mes contrats,

m'assurant d'être rémunéré adéquatement à mesure que ma popularité grandissait. Pour les « Lombards » et « Ernani », je fus payé 12 000 liras, supervision de la production comprise ; Attila et Macbeth me rapportèrent 18 000 liras chacun. Mes contrats avec l'éditeur Ricordi étaient très détaillés quant aux sommes que j'aurais perçues pour de nouvelles œuvres, pour les premières productions, les arrangements musicaux, etc.

Je commençai donc à utiliser ma prospérité croissante en investissant dans l'achat de terrains près de mon village natal: j'achetai "Il Pulgaro ", 23 hectares de terrain agricole avec ferme et dépendances et j'offris une maison à mes parents. J'acquis également " le Palazzo Cavalli", dans la Via Roma, rue principale de Busseto. En mai 1848, je signai un contrat pour l'achat à Sant'Agata di Busseto des terrains et des maisons qui avaient appartenues autrefois à ma famille, et là, je fis construire ma nouvelle maison, achevée en 1880, où je vécut à partir de 1851.

À Villanova sull Arda, dans la province de Plaisance, je devins également conseiller municipal. Je me consacrais aussi avec beaucoup d'enthousiasme et d'énergie aux activités de la ferme, les suivant personnellement. J'écrivis dans une lettre adressée à la comtesse Maffei dont voilà le brouillon, que j'ai conservé, comme j'ai l'habitude de le faire.

(Il lit la lettre)

«En ce moment, Je ne fais rien. Je ne lis pas. Je n'écris pas. Je marche dans les champs du matin au soir, essayant de me remettre... jusqu'à présent sans y parvenir, des problèmes d'estomac causés par "Les Vêpres siciliennes".

Maudite soit cette œuvre »

Les lettres adressées à mon ingénieur agricole prouvent combien, moi, surnommé le "cygne de Busseto, j'étais également expert en populiculture, en élevage de chevaux, en irrigation des champs et en œnologie. On peut déduire ma compétence et ma connaissance des dernières nouveautés d'une de mes lettres, datée de mars 1888, adressée aux frères Ingegnoli qui m'avaient envoyé en cadeau six kakis dont la culture venait de commencer en Italie. Je me montrai tout de suite enthousiasmé, et en souhaitait la diffusion sur tout le territoire national.

Apprenant la nouvelle des " Cinq jours" de Milan, des affrontements de rue qui eurent lieu entre le 18 et le 22 mars 1848 et qui réussirent temporairement à chasser les Autrichiens de Milan, je décidai de retourner dans la ville milanaise et y arrivai le 5 avril. Je découvris que Venise avait été récemment proclamée République de Saint-Marc. J' écrivis une lettre patriotique qui se terminait par " Bannissons toute idée autonomiste mesquine ! Nous devons tous tendre une main fraternelle afin que l'Italie redevienne la première nation du monde... Je suis fou de joie à l'idée que les Autrichiens ne sont plus ici . (Pause. Il met en ordre les lettres consultées tout en marchant de long en large)

Mais revenons à mes affaires.

Avec mon ami Giulio Ricordi, mon éditeur, nous révolutionnâmes toute la procédure de la mise en scène, des contrats pour les œuvres lyriques aux droits d'auteur pour chaque représentation, à la location des costumes, des scènes, à la protection de l'édition originale, sans bouleversements pour les chanteur ni pour les imprésarios, j'imposai un directeur unique respectant mes volontés d' auteur. Une seule personne chargée de garantir la qualité et le respect de mon travail, de mes œuvres, je créais avec Giulio Ricordi une véritable industrie du mélodrame.

CONTACTER L'EDITEUR POUR LIRE LA SUITE